

pois de sa honte. En cette disposition d'esprit, la solitude est affreuse, et le comte accepta avec empressement la proposition que lui fit son ami, de venir loger dans la meilleur hôtel de la ville, où ils passeraient le temps de leurs mieux.

Pendant que leurs gens procédaient à leur installation, ils sortirent pour aller visiter Cologne plutôt par respect humain, que pour satisfaire une curiosité qui n'existait pas en eux.

Ils visitèrent la cathédrale, sa collection de grandes et de petites reliques, ses vitraux, ses richesses de tous genres; et... se promirent, s'ils étaient encore de ce monde de revenir la voir lorsqu'elle serait terminée.

Ils saluèrent le vieux Rhin en se plaignant que M. le maréchal les retint au rivage.

Ils allèrent du pont de bateaux à la place New-Markt admirer la maison du chevalier Mengis d'Adocht.

Pendant que leur guide leur racontait la légende qui explique la présence des deux têtes de chevaux passant par les croisées de l'étage supérieur, un capitaine de Piémont passa près d'eux.

C'était M. Béchet de Biarge, celui dont l'exemple avait entraîné les camarades au moment du toast porté par le marquis de Castries.

Les trois officiers se saluèrent avec hauteur. À l'aspect de ces traits flétris, de ces yeux railleurs, de cette lèvre insolente, Henri de Lourmel eût grand-peine à se contenir.

Un soupçon traversa son esprit comme un éclair. N'était-ce pas là son véritable et plus cruel ennemi ?

Aussitôt, quelques circonstances presque oubliées lui revinrent en mémoire.

M. de Biarge était de noblesse incertaine. Son père était un traitant il avait obtenu du roi des lettres de noblesse pour quelques services financiers. Béchet, tout gonflé de sa nouvelle importance, avait griffé de Biarge sur Béchet, et trouvant que son nom avait ainsi fort bon air, il s'était cru aussi noble que le roi.

Il avait élevé son fils unique dans ces idées. Fortune immense, orgueil insensé, entourage de parasites flatteurs, débauchés c'était plus qu'il n'en

fallait pour gonfler outre mesure M. de Biarge.

Entré au service dans Piémont, il avait eu accès auprès du marquis de Castries qui, étant alors brigadier, avait déjà ce régiment sous son commandement. La beauté de Gabrielle avait séduit M. de Biarge. Il avait conçu la pensée de demander sa main, espérant, par cette alliance avec une famille ancienne, assurer sa position dans le monde en s'assurant la possession d'une charmante femme.

Mais il avait essuyé un refus que ses habitudes de débauche, et son caractère bien connu de M. de Castries eussent suffi pour lui attirer, lors même que l'union de Gabrielle et de Henri n'eût pas été arrêtée depuis longtemps; malgré les formes jolies dont ce refus était entouré, M. de Biarge en avait conçu une grande irritation.

À mesure que ces souvenirs revenaient au comte de Lourmel, le jour se faisait dans son esprit : ces faits s'étaient passés à peu près à l'époque de la mort de M. Foncolombe, et l'on pouvait admettre que la passion de la vengeance avait été la cause de la calomnie, et le plus puissant agent de ce déchaînement de colères. Ces pensées cruelles, mais qui ne laissent rien dans l'ombre, apparaissent un peu à l'acreté de sa douleur. Il eut enfin l'espoir suivant cette piste, de trouver un ennemi qu'il pût atteindre, et celui-là il se promit de l'écraser.

Le lendemain, Henri écrivit une lettre à Mme de Castries et à Gabrielle.

À quelques jours de là, le bataillon de d'Acigny avait pris le service; et le comte de Lourmel, assez découvert, se promenait seul par la ville; il rencontra le chevier d'Assas.

Il y avait une grande sympathie entre les deux officiers; elle était due à la conformité de leurs caractères et de leurs goûts.

Ils traversèrent le Rhin sur le pont de bateaux, et, bras dessus bras dessous, allèrent jusqu'au Deutz.

À peine entrés sous les platanes, ils furent attirés par un orchestre qui jouait un de ces délicieux motifs de walse, dont la musique d'outre-Rhin a gardé le secret. Ces accords partaient d'un café voisin. Le propriétaire, pour